Document generated on 10/12/2024 2:57 a.m.

Liberté

Tout ce qui peut arriver dans l'isoloir mais à quoi vous n'avez jamais osé penser

Alain Roy

Volume 37, Number 3 (219), June 1995

Oui ou non

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32305ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Roy, A. (1995). Tout ce qui peut arriver dans l'isoloir mais à quoi vous n'avez jamais osé penser. *Liberté*, *37*(3), 83–89.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ALAIN ROY

TOUT CE QUI PEUT ARRIVER DANS L'ISOLOIR MAIS À QUOI VOUS N'AVEZ JAMAIS OSÉ PENSER

Depuis assez longtemps déjà, je garde un secret honteux dont je dois maintenant libérer ma conscience, en ces jours historiques que s'apprête à traverser le Québec. L'incident s'est produit il y a trois ans, durant le référendum sur les Accords de Charlottetown. J'ai commis alors un crime de lèse-nationalisme. Que les gardiens de la foi ne me jugent pas trop vite cependant : il ne s'est agi que d'un péché par la pensée (et encore, ce mot de « pensée » est probablement beaucoup trop fort). Malgré mes convictions profondes qui n'ont pas bougé depuis que je suis en âge de voter, et même si je leur étais farouchement opposé, j'ai été dans l'isoloir la proie d'une impulsion mystérieuse qui m'a presque fait appuyer les susdits Accords. Une force inconnue, une sorte de magnétisme attirait, guidait ma main vers la case du OUI alors que je voulais voter NON. Par chance, au moment de faire ce geste incompréhensible, dans un ultime sursaut de volonté, j'ai tiré à moi ma main errante, comme on donne un coup de laisse à un chien indiscipliné. Je l'ai ensuite lentement redirigée où il fallait et, à l'aide du petit crayon de plomb, j'ai tracé un X net et ferme, exprimant autant qu'il est possible pour un signe aussi rudimentaire toute la lucidité de mon jugement

démocratique. Si cet incident s'est soldé par plus de peur que de mal et n'a eu somme toute aucune conséquence réelle, j'en ai gardé une certaine angoisse qui, à l'approche d'une autre consultation référendaire, se fait chaque jour un peu plus oppressante. Je redoute, dans l'isoloir, une nouvelle attaque. Je crains de subir encore un pareil accès de démence passagère — il n'y a pas d'autre mot, l'impulsion dont j'ai été saisi constitue bien un cas d'aliénation mentale — et de ne pouvoir y résister. En fouillant les causes de cet étrange moment de déraison électorale, j'espère éviter toute rechute éventuelle, chez moi et chez tout électeur souverainiste qui se reconnaîtra dans mes propos.

Si l'on écarte l'hypothèse de la possession par quelque succube fédéraliste, comment comprendre mon geste fou ? La première explication à laquelle je peux songer est la *défense contre l'ennui.* Quelle monotonie, pour celui qui a des convictions, d'avoir à voter sans cesse dans le même sens... Les convictions durables, c'est noble et admirable, mais c'est aussi toujours pareil ! Pour un souverainiste convaincu, l'exercice électoral ne demande aucun travail réflexif. Le choix, dans l'isoloir, est automatique ; et, en fait, il ne s'agit même pas d'un choix puisque les autres options, exclues d'office, sont pour ainsi dire inexistantes dans la cervelle de l'indépendantiste. Parce qu'elles n'ouvrent pas sur l'inconnu, parce qu'elles s'appuient sur des réponses préétablies, *les convictions politiques entravent le plaisir de penser.* Ah ! heureux sont les indécis, car ils ne savent pas pour qui voter ! Le seul divertissement intellectuel que peut retirer de la politique l'électeur convaincu est d'ordre stratégique. Comment les deux camps mènent-ils la bataille ? Comment l'un parvient-il à piéger l'autre ? Quelles sont les ruses et les tactiques de chacun ? Malheureusement, il faut reconnaître que le match est à cet égard peu captivant. Si le specta-

teur n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent, c'est notamment à cause du joueur péquiste qui, par excès d'angélisme ou par trop grande fidélité doctrinale, n'a pas encore tout à fait compris les règles du jeu politique, où tous les coups sont permis (saluons néanmoins le recrutement du conseiller Lisée qui pourrait enseigner aux stratèges souverainistes comment manipuler l'opinion publique). Les politiciens et les intellectuels engagés ne comprennent pas cette lassitude du spectateur et s'en indignent parfois. Or celle-ci s'explique simplement si l'on songe que la politique canadienne fait partie de ces sports qu'il est amusant de pratiquer mais qui sont en revanche très ennuyants à regarder. Pour l'amateur en quête de gymnastique intellectuelle, il sera toujours plus stimulant de se tourner vers l'étude du jeu d'échecs et de rejouer les parties savantes et subtiles des grands maîtres.

La seconde explication à laquelle je pense est de nature tout à fait différente et doit être rattachée au phénomène de la *mégalomanie*. C'est-à-dire qu'en votant contre mes convictions réelles, et dans l'éventualité où les Accords n'étaient adoptés que par une seule voix, je devenais du coup, MOI, le grand responsable de cette catastrophe nationale. Je devenais ce grain de sable qui, selon le mot de Pascal, changea les destinées de l'univers. En ne votant pas comme je devais normalement voter, je créais facticement les conditions d'un choix pouvant affecter le cours des événements. À cause d'un vote qui n'aurait pas dû être, je rompais l'ordre naturel des choses et m'extirpais de la masse anonyme des voteurs partisans. Je soupçonne d'ailleurs un bon nombre d'indécis d'être en réalité des mégalomanes qui s'ignorent, et cette donnée politico-psychologique (à laquelle les politologues, en passant, ne se sont pas assez attardés) pourrait n'être pas étrangère au fait que je me suis refusé, en définitive, à commettre ce vote contre nature. L'épreuve

à laquelle tout mégalomane doit un jour faire face, qu'il soit ou non conscient de son état, c'est la rencontre d'un autre mégalomane. Pour le grain de sable qui veut changer les destinées de l'univers, rien de plus désagréable qu'un autre grain de sable aux prétentions identiques, surtout quand l'effet du second grain est d'annuler l'action du premier.

Une troisième explication découle de la *récupération de l'échec mégalomaniaque à des fins morales exacerbées*, dont la fonction consistera justement à compenser le répugnant égotisme du grain de sable pascalien. L'incident de l'isoloir, au référendum de Charlottetown, n'est pas sans me rappeler, en effet, le désir de *voter contre moi-même* dont j'ai été saisi, écolier, en posant ma candidature comme secrétaire aux élections de classe de secondaire I. Mon raisonnement était le suivant : si je suis élu malgré moi, si on m'élit, bien que je vote pour mon adversaire, c'est que je mérite vraiment le poste... Aux âmes charitables tentées de m'accorder pour cela un sens éthique développé, je précise tout de suite que mes louables résolutions furent plutôt éphémères et que, pour des raisons diverses, j'ai finalement jugé préférable de nuire à la cause de mes rivaux. À la lumière de cette première expérience, mon impulsion de vote pro-Charlottetown pourrait donc se comprendre comme une *mesure du mérite souverainiste*. Bon prince, je donne mon vote au camp fédéraliste, mais en m'octroyant du coup le statut de Grand Censeur de la Souveraineté, à qui il est permis d'affirmer, par exemple : « Si nous n'emportons pas la victoire d'une manière éclatante, je décrète, MOI, que nous ne la méritons pas et que nous devons la céder à nos adversaires. » On aura remarqué que cette position emprunte au fond mégalomaniaque évoqué plus haut, puisque, à son seul petit bulletin de vote, le Grand Censeur accorde un sens et une valeur tout à fait démesurés :

authentifier la légitimité du projet collectif que partage une large portion de l'électorat québécois.

Une large portion, mais une portion qui pourrait s'avérer insuffisante. Cette situation particulière, qui place la souveraineté dans la sphère du possible mais non dans celle de l'acquis, nous conduit à une quatrième explication, proche de la précédente en ce que nous y retrouvons notre illustre personnage, quoique dans une attitude un peu différente. Le Grand Censeur a maintenant perdu le flegme qu'exige sa profession. Donnant libre cours à ses sentiments de colère, de frustration et de rage, il offre une *démonstration de dépit*. Le peuple québécois ne veut pas sa souveraineté de manière décisive, le peuple québécois veut dire NON une seconde fois en quinze ans, le peuple québécois veut remporter le concours Guinness du peuple le plus médiocre de la Terre, eh bien, soit, je me désolidarise de ce peuple infâme et méprisable ! Je donne mon vote aux Canadiens anglais, car eux, au moins, tiennent à leur pays et méritent tout le respect qui s'ensuit ! Trahi par les siens, le Grand Censeur sabote ce à quoi il tient le plus. Il marque ainsi sa distance avec ses semblables auxquels il ne veut plus ressembler, car comment être Québécois lorsque ce terme est synonyme d'indécision, de taponnage, d'infantilisme, de couardise ?

L'explication numéro cinq renvoie elle aussi à l'explication numéro trois, et plus particulièrement au type de logique voulant qu'une équipe de hockey, par exemple, n'estime pas avoir vraiment gagné la partie si elle n'a pas concédé un ou deux buts à l'adversaire (soit en le laissant compter, soit en comptant soi-même dans son propre filet). Le hic, avec ce fair-play excessif, c'est que la victoire offerte à l'équipe adverse ne s'avère guère plus méritée que celle refusée par l'équipe charitable au nom d'un trop faible écart de pointage... Quoi qu'il en soit, le parti

des gentlemen en sort toujours gagnant : ou bien la victoire est indéniable (l'adversaire a été battu malgré les buts donnés), ou bien la victoire est morale (l'adversaire n'a pas vraiment gagné, et le sens du fair-play dont je fais preuve, contrairement au camp adverse qui en abuse, fait de moi un être moralement supérieur). Ce dont témoigne cette stratégie retorse pour gagner toujours, c'est principalement du désir de ne jamais perdre, c'est-à-dire d'une *phobie de la défaite*. Afin de contrer cette éventualité trop insoutenable pour être même envisagée, un électeur peut recourir à cette solution logiquement aberrante qui permet, par un seul et même vote, de gagner et de perdre à la fois ses élections. Nous avons ici affaire au paradoxe d'autoréférence auquel se rapporte le cas du « vote contre soi », car si je perds, mais en m'assénant moi-même la défaite, je peux prétendre simultanément au titre de vainqueur. L'une des conséquences de cette ruse aquinienne — *l'identification à l'électeur adverse*, voter comme lui au risque de le faire gagner —, est d'enlever au camp ennemi l'initiative d'une victoire pourtant bien réelle. C'est ainsi que les tendances suicidaires que certains attribuent au peuple québécois peuvent être interprétées, à l'inverse et paradoxalement, dans le sens d'une volonté de survie. Pour ne pas être tué par l'autre, on se donne soi-même la mort...

Voilà sans doute pourquoi, durant une ou deux secondes, dans l'isoloir, la pointe de mon petit crayon de plomb a erré au-dessus de la case du OUI. Il existe probablement une foule d'autres raisons, mais ce sont les seules qui me viennent maintenant à l'esprit. J'ai cette idée, cependant, que je ne suis sûrement pas le seul à avoir souffert du SPEM (Syndrome de Possession Électorale Momentanée). D'autres souverainistes ont dû être frappés par ce syndrome, certains y ont peut-être

succombé en votant réellement pour le camp ennemi. Dans les cas de possession avancée, des souverainistes ont pu se métamorphoser en de véritables fédéralistes.

Combien peut-on dénombrer au Québec d'électeurs victimes de ce mal peu connu et qui mérite assurément une place de choix dans notre nosographie psychiatrique ? Imaginons qu'en 1980 il s'agissait d'une part non négligeable de la population... S'il avait été possible d'éradiquer le SPEM chez les souverainistes tout en l'inoculant aux troupes fédéralistes, qui sait si nous n'aurions pas remporté la bataille ? Le Québec, aujourd'hui, pourrait être indépendant et nous n'aurions pas besoin d'un second référendum ! Mais à quoi bon réécrire l'Histoire, il faut regarder en avant. Souverainistes spématiques, nous n'avons plus une seconde à perdre. Manifestez-vous ! Nous formerons une association. Nous organiserons des séances de thérapie collective. Janette et Claire Lamarche nous inviteront à la télé et nous aurons peut-être alors un pays.

(Avis : aux fédéralistes atteints du SPEM, prière de ne pas vous soigner.)